Sion et les Peintres

Autor(en): **Zermatten, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (1947)**

Heft 6

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-626111

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

SCHWEIZER KUNST
ART SUISSE ARTE SVIZZERA

OFFIZIELLES ORGAN DER GESELLSCHAFT SCHWEIZERISCHER MALER BILDHAUER UND ARCHITEKTEN
ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ DES PEINTRES SCULPTEURS ET ARCHITECTES SUISSES
ORGANO UFFICIALE DELLA SOCIETÀ PITTORI SCULTORI E ARCHITETTI SVIZZERI

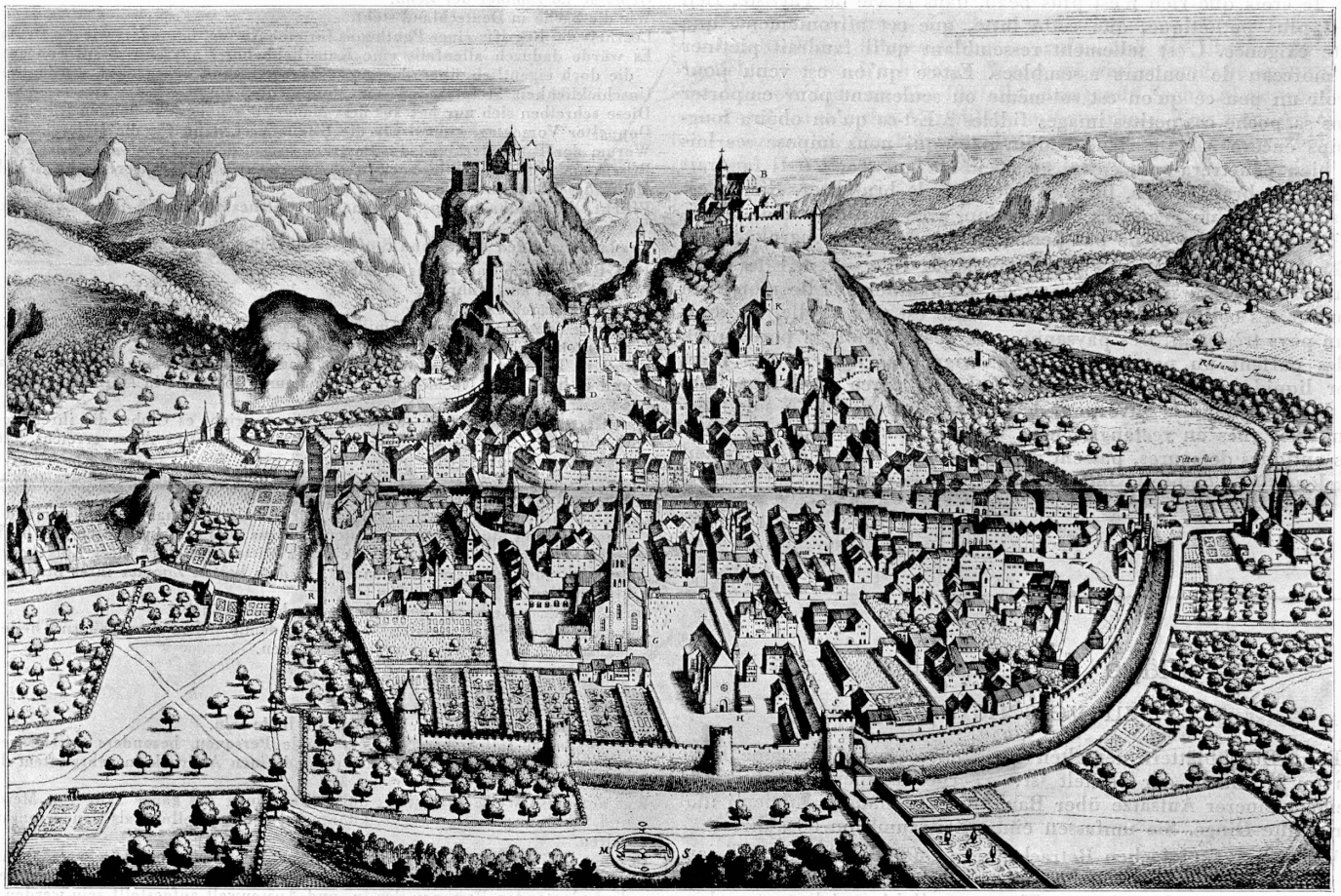
JÄHRLICH 10 NUMMERN
10 NUMÉROS PAR AN

N° 6

JUNI 1947
JUIN 1947

G. A. BELLINZONA

Bibliothèque Nationale Suisse, Berne.



Sion en 1642, d'après une gravure sur cuivre de Mathias Merian
(Tiré du Dictionnaire historique et Biographique de la Suisse. Editions Victor Attinger, Neuchâtel)

Sion et les Peintres.

Ils arrivent dès que l'hiver lâche la vallée. Je les vois qui montent les chemins des vignes. Ils font quelques pas puis ils s'arrêtent, se retournent et regardent. Ce sont des gens qui regardent toujours derrière eux, comme s'ils attendaient quelqu'un qui ne vient pas. Puis ils font de nouveau quelques pas et de nouveau se retournent. Cette fois, j'ai deviné. C'est la ville qui leur parle dans le silence, la petite ville qui descend des collines et leur dit : « Regardez-moi !».

Elle est bleue sous ses toits d'ardoises fines, bleue contre le rocher gris, entre les montagnes blanches. Et là-haut, posé sur les arêtes, le vitrail d'azur. Ceux qui aiment les vieilles choses ne se lassent pas d'interroger le château dont les ruines tracent contre le mont leurs hâchures bistres. Les graveurs Anglais tiraient leur calepin, notaient, notaient. Non loin, l'église millénaire jaillit du rocher, comme une fleur, de sa tige, comme la couleur, du pinceau. Elle est si justement à sa place, avec les formes nécessaires, qu'on n'ose plus la peindre parce qu'elle se mettrait à ressembler dangereusement à elle-même et le peintre n'aurait plus qu'à fermer les yeux. Le peintre fait encore quelques pas.

Les arbres ne sont pas encore habillés de fleurs et ce premier printemps plus nu que la pierre des murailles laisse paraître l'ossature rocheuse du pays. La terre des vignes, vue de près, est noire parce que la neige vient de se retirer. Mais, vue d'un peu loin, elle paraît baigner dans une lumière rose, très tendre, qui contraste singulièrement avec les tons rudes d'en-haut. Les ceps s'impatientent, les amandiers s'impatientent. Les premières anémones ouvrent leur sourd velours sur les collines, au milieu des herbes sèches qui s'égouttent.

Ils se sont assis au milieu du chemin ou sur la muraille d'une vigne. Ils regardent toujours. C'est nu, c'est pauvre, c'est rude, ça monte et descend tout le temps, par grandes enjambées de murailles. La lumière est si blanche, regardée d'en haut, que toutes les choses paraissent extraordinairement présentes. La pierre ne ressemble à rien qu'à de la pierre et les maisons ne portent à aucune rêverie. Elles sont des maisons pour ouvriers, artisans, vignerons, employés de banque. Pas pour des princes ni des chevaliers errants. Le monde se suffit à lui-même; il ne possède aucune valeur de signe. Il est lui-même tout entier un signe, plutôt. On le lit sans dictionnaire.

Et ils commencent à peindre et ils voient bien tout de suite que c'est terriblement difficile.

On avait pu croire le contraire puisque, d'avance, tout semblait si bien à sa place. Et tout paraissait si « pittoresque », justement, si bien fait pour entrer dans une toile. Mais on voit bien que Ramuz a raison, une fois de plus: On ne fait de la poésie qu'avec l'anti-poétique. Et pour trouver cette poésie-là, il faut creuser plus profond, et chercher sous la terre les grandes vérités cachées.

Ils regardent, reviennent à leur toile, et commencent à désespérer. Je crois que rien n'est plus beau, dans la vie de l'artiste, rien n'est plus pathétique, que cette lutte, que cet affrontement, que cette exigence. C'est tellement ressemblant qu'il faudrait piétiner ce morceau de couleurs assemblées. Est-ce qu'on est venu pour savoir un peu ce qu'on est soi-même ou seulement pour emporter dans sa poche ces petites images fidèles ? Est-ce qu'on obéira longtemps encore à cette rigueur d'un pays qui nous impose ses lois ou bien pénétrera-t-on, enfin, au coeur de son secret ? Il faudrait le saisir à bras-le-corps, lui faire violence, le brutaliser. Rien n'est plus faible qu'un géant. Et tout à coup, avec la plus grande humilité, le laisser dire et ne pas perdre une seule de ses paroles.

La ville, en bas, est à sa place immuable. Elle sourit. Elle sourit tout le temps, au milieu du sang de ses bannières. Elle monte un peu sur ses collines, pour voir venir. Elle est très vieille, au cœur d'un pays très neuf. Des paysannes aux beaux fichus la parcourent. Elles parlent un patois sonore. Des vignerons boivent des litres d'or liquide dans de petits cafés ombreux parce qu'il faut faire de la place dans la cave pour le prochain nouveau. Le soleil découpe les rues en rectangles nets, bleus et jaunes. Dans les cours des antiques demeures, passent des dames très nobles. Elles portent sur leur tête l'ombrelle immense des marronniers.

Maurice ZERMATTEN.

Vorschläge, den Künstlern Arbeit zu verschaffen.

Beim Durchblättern der alten Cotta'schen Goethe Ausgabe finde ich im 27. Band, der betitelt ist: « Ferneres über Kunst », eine Reihe kleinerer Aufsätze über Baukunst, Bildhauerei, Malerei und verwandte Dinge. Sie umfassen einen Zeitraum von 60 Jahren.

Von den mannigfachen Betrachtungen Goethes, wie über Tizian, Rembrandt usw., Einschätzungen nach dem Vorbild der Antike, sowie über die vielen übrigen Themen soll hier nicht gesprochen werden, wohl aber von der Absicht fördernd für Kunst und Künstler, sowie für den künstlerischen Nachwuchs hin zu wirken.

So haben Goethe und der Schweizer Meyer gemeinsam Preisaufgaben gestellt und zwar mit bestimmten Themen und mit anschliessenden Ausstellungen der eingegangenen Arbeiten, und dies geschah während einer Reihe von Jahren.

Ferner hat Goethe in einer Kunst und Handwerk zusammenfassenden Kunstbetrachtung über das Programm «Vorbilder für Fabrikanten und Handwerker» (Befehl des Ministers für Handel, Gewerbe und Bauwesen, herausgegeben von der technischen Deputation der Gewerbe Berlin 1821) die Realisierung der Zusammenarbeit propagiert.

Ebenso unterstützt er den Vorschlag der Schaffung eines Vereins deutscher Bildhauer, insbesondere auch im Hinblick auf Förderung des künstlerischen Nachwuchses durch Staat und Institute (Vorschlag von Stipendien-Reisen nach England usw.).

Besonders aber interessant finde ich den Abschnitt «Vorschläge, den Künstlern Arbeit zu verschaffen », und gebe Goethes Text vollständig wieder:

Vorschläge, den Künstlern Arbeit zu verschaffen.

Was in der Abhandlung über Akademien hierüber gesagt worden.
Meister und Schüler sollen sich in Kunstwerken üben können.
Wer sie nehmen und bezahlen soll.
Könige, Fürsten und Alleinherrscher.
Wieviel schon von ihnen geschieht.
Wie jedoch, wenn sie persönlich keine Neigung zu den Künsten haben, Manches auf ein Menschenalter stocken kann.
Die Neigung, das Bedürfnis ist daher weiter auszubreiten.
Kirchen.
Katholische
Lutherische
Reformierte.
Local, wo die Kunstwerke zu placieren.
Regenten und Militäpersonen, deren öffentliches Leben gleichsam unter freiem Himmel, stehen billig auf öffentlichen Plätzen.
Minister in den Rathssälen, andere verdiente Staatsbeamte in den Sessionsstuben.
Gelehrte auf Bibliotheken
Inwiefern schon etwas Aehnliches existirt.
Eine solch allgemeine Anstalt setzt Kunst voraus, und wirkt wieder zurück auf Kunst.
Italien auch hierhin Muster und Vorgängerin.
Bilder in den Sessionsstuben in Venedig.
Vom Saal der Signoria an bis zum Bilde der Schneidergilde.
Gemälde im Zimmer der Zehn.
Wie die Sache in Deutschland steht.
Leerheit des Begriffs eines Pantheons für eine Nation, besonders wie die Deutsche.
Es würde dadurch allenfalls eine Kunstliebhaberei auf eine Stadt concentrirt, die doch eigentlich über das ganze vertheilt und ausgedehnt werden sollte.
Unschicklichkeit architektonischer Monumente.
Diese schreiben sich nur her aus dem Mangel der höhern bildenden Kunst.
Doppelter Vorschlag, einmal für die Bildhauerei, dann für die Malerei.
Warum der Bildhauerkunst die Porträte zu vindiciren ?
Pflicht und Kunst des Bildhauers, sich ans eigentlich Charakteristische zu halten.
Dauer des Plastischen.
Pflicht, die Bildhauerkunst zu erhalten, welches vorzüglich durchs Porträt geschehen kann.
Gradation auf den Werth und Stoff der Ausführung.
1) Erstes Modell allenfalls in Gips abgegossen.
2) In Thon ausgeführt.
3) In Marmor ausgeführt.
Eine gute Gipsbüste ist jede Familie schon schuldig, von ihrem Stifter oder einem bedeutenden Mann in derselben zu haben.
Selbst in Thon ist der Aufwand nicht gross, und hat in sich eine ewige Dauer, und es bleibt den Nachkommen noch immer übrig, sie in Marmor verwandeln zu lassen.
An grössern Orten, so wie selbst an kleinern, giebt es Clubs, die ihren bedeutenden Mitgliedern, besonders wenn sie ein gewisses Alter erreicht hätten, diese Ehre zu erzeigen schuldig wären.
Die Collegia wären ihren Präsidenten, nach einer gewissen Epoche der geführten Verwaltung, ein gleiches Compliment schuldig.
Die Stadträthe, selbst kleiner Städte, würden Ursache haben, bald Jemand von einer höheren Stufe, der einen guten Einfluss aufs gemeine Wesen gehabt, bald einen verdienten Mann aus ihrer eigenen Mitte oder einer ihrer Eingeborenen, der sich auswärts berühmt gemacht, in dem besten Zimmer ihres Stadthauses aufzustellen.
Anstalten, dass dieses mit guter Kunst geschehen könne.
Die Bildhauerzöglinge müssten bei der Akademie neben dem höhern Theile der Kunst auch im Porträt unterrichtet werden.
Was hierbei zu bemerken ?
Ein sogenanntes natürliches Porträt.
Charakteristisches mit Styl.
Von dem letzten kann nur eigentlich die Rede sein.
Die Akademie soll selbst auf bedeutende Personen, besonders durchreisende, Jagd machen, sie modellieren lassen und einen Abdruck in gebranntem Thon bei sich aufstellen.
Was auf diese Weise sowohl als durch Bestellung das ganze Jahr von Meistern und Schülern gefertigt würde, könnte bei der Ausstellung als Concurrenzstück gelten.
In einer Hauptstadt würde dadurch nach und nach eine unschätzbare Sammlung entstehen, indem, wenn man sich nur einen Zeitraum von zehn Jahren denkt, die bedeutenden Personen der In- und Aussenwelt aufgestellt sein werden.
Hierzu könnten nun die übrigen, von Familien, Collegien, Corporationen bestellten Büsten ohne grossen Aufwand geschlagen werden, und eine unversiegbare Welt für die Gegenwart und die Nachzeit, für das Inn- und Ausland entstehen.
Die Malerei hingegen müsste auf Bildnis keine Ansprüche machen. Die Porträtmalerei müsste man ganz den Particuliers und Familien überlassen, weil sehr viel dazu gehört, wenn ein gemaltes Porträt verdienen soll öffentlich aufgestellt zu werden.
Allein um den Maler auch von diesem Vortheile geniessen zu lassen, so wäre zu wünschen, dass der Begriff von dem Werth eines selbständigen Gemäldes, das ohne weitern Bezug vortrefflich ist, oder sich dem Vortrefflichen nähert, immer allgemeiner anerkannt werde. Jede Gesellschaft, jede Gemeinheit müsste sich überzeugen, dass sie etwas zur Erhaltung, zur Belebung der Kunst thut, wenn sie die Ausführung eines selbständigen Bildes möglich macht.
Man müsste den Künstler nicht mit verderblichen Allegorien, nicht mit trockenen historischen oder schwachen sentimentalen Gegenständen plagen, sondern aus der ganzen akademischen Masse von dem, was dort für die Kunst heilsam und für den Künstler schicklich gehalten wird, sich irgend ein Werk nach Vermögen zueignen.
Niemand müsste sich wundern, Venus und Adonis in einer Regierungssesionsstube, oder irgend einen Homerischen Gegenstand in einer Kammersession anzutreffen.
Italiänische Behandlung.
Hülfe durch Charakterbilder.
Zimmer der Dieci in Venedig.
Wirkung hiervon.